Cac
FRC
2640

CRIMES

ENVERS LE ROI,

ET ENVERS LA NATION,

OU

CONFESSION PATRIOTIQUE.

M+W 4941

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

CRIMES
ENVERS LE ROI,
ET ENVERS LA NATION,
OU
CONFESSION PATRIOTIQUE.

M. NECKER.

Confiteor Deo, etc.

D'AVOIR fait le tiers, *moitié*, afin qu'il devint *tout*, et que je fusse quelque chose. D'avoir dans le principe des *Etats-Généraux*, laissez le trésor public sans ressource, afin que s'il prenoit au Roi la fantaisie de me renvoyer, on se trouvât sans argent, c'est à dire sans espoir. De m'être coalisé avec le Duc d'Orléans, et les capitalistes, pour remuer Paris, et les Provinces, et les jetter dans l'insurrection, qui selon mon petit *séide* la Fayette, *est le plus saint des devoirs*. D'être revenu de mon exil, pour braver le Roi, et lui donner des preuves de ma toute puissance populaire.

Les États-Généraux.

De nous être appellés *Assemblée Nationale*, dans le jeu de paume. D'avoir refusé la sage constitution que le Roi vouloit donner à ses peuples, pour en faire une pleine d horreur et d'impiété. D'avoir voulu mettre la couronne sur la tête d'un monstre, parce que cela nous convenoit fort. D'avoir ôté à Louis XVI son titre de Roi de France et de Navarre comme l'avoit Henri IV, et n'avoir pas senti que J. J. Rousseau n'avoit fait qu'un sophisme, à cet égard, dans son contrat social. D'avoir consacré *les droits de l'homme*, au lieu de consacrer *ses devoirs*. D'avoir mis en principe, malgré la Fontaine, cette détestable loi de l'homme sauvage; *la raison du plus fort est toujours la meilleure*. D'avoir appellé les nobles et les prêtres aristocrates, afin que le peuple qui n'entendra jamais ce mot là, y vît la combinaison de tous les vices, et la crainte de tous les dangers. D'avoir irrité ce même peuple contre les honnêtes gens de l'Assemblée, afin de rendre nuls, leur zèle, leur éloquence, et surtout leurs vertus, que nous haissons bien cordialement. D'avoir été infidèles à nos mandats; et *commis*, avoir bravé nos *commettans*, dont nous ne pouvons nous empêcher de mépriser la patience. De n'être point retournés dans nos bailliages après

l'expiration de nos pouvoirs. D'avoir gardé le silence sur les crimes de la capitale et des provinces ; de n'avoir pas montré une sainte horreur contre les attentats du 5 au 6 Octobre, et d'avoir souffert que le Roi fut traîné à Paris par *le dormeur* la Fayette, de n'avoir pas déclaré le Duc d'Orléans ennemi de la patrie, et n'avoir pas décrété que tout Français pourroit lui *courre sus*.

C. LAMETH.

D'avoir usé de la plus noire ingratitude envers la reine à qui je dois mon existence. D'avoir fait des motions absurdes, qui ne sont pas moins atroces. D'avoir encouragé les soldats à être des parricides.

BARNAVE.

D'avoir dit, au sujet de la déplorable mort de Foulon, et Berthier ; *le sang qui coule est-il donc si pur* ? ce qui a bien prouvé la noire impureté du mien. D'avoir trempé, en dépit du sage *Mounier*, à qui je dois tout, dans les affreux complots de Mirabeau, et d'être jaloux de sa scélératesse.

LA FAYETTE.

D'avoir tiré le premier l'épée contre mon Roi, d'avoir été le chercher à Versailles, à main armée ;

de le tenir prisonnier à Paris, et d'être plus maître que lui. D'avoir manqué causer une guerre civile, pour enlever un mauvais écrivain, qui se mocquoit de moi; ce qui fait le sujet du poëme suivant.

BAILLY.

D'avoir souffert qu'on me fit Maire, sans sentir la conséquence de cette rébellion.

MIRABEAU.

D'avoir commis tous les crimes que l'imagination humaine peut enfanter, et ce qui me fait le plus de peine, d'être un barbare écrivain.

L'EVÊQUE D'AUTUN.

D'être un prêtre sacrilège, un philosophe fanatique, un Apôtre de crimes, un soudoyeur d'écrivains forcenés, qui me font une réputation *patriotique*, c'est-à-dire abominable. Mais qu'importe? on parle de moi, et je me donne l'absolution, ainsi qu'à tous ceux qui me ressemblent. *Amen.*

La Guerre des Districts, ou la Fuite de Marat, poême héroi-comique.

CHANT PREMIER.

TOI, qui chantois les combats
Des grenouilles et des rats,
Sur les rives du Scamandre;
Viens, hâte-toi de descendre:
Muse! prête-moi ta voix.
Je vais dire les exploits,
De ce district redoutable,
Où de valeureux bourgeois,
Soutinrent si bien les droits
D'un Génie incomparable.

MARAT, ce profond penseur,
D'une plume quotidienne,
Fatiguoit la douce humeur
De ce jeune Dictateur,
Dont la gloire Parisienne
Vaut, autant, sur mon honneur,
Que sa gloire Américaine.
NECKER le calculateur,
Infatigable emprunteur,

En lui trouvoit un censeur,
BAILLY, ce maire suprême,
L'avoit toujours sur les bras;
Il crioit à l'anathême,
Et ne se consoloit pas.

Ces trois fameux personnages,
Irrités de tant d'outrages,
Se réunirent un jour:
Alors sans aucun détour,
NECKER dit à la FAYETTE;
« Il faut faire un coup de tête
« MARAT, ce noir écrivain,
« Verse sur nous son venin;
« C'est un serpent à sonnette:
« Il me fait passer pour bête;
« Le bruit s'en répand déjà;
« Et pour éviter cela
« Il faut enfin qu'on l'arrête.
Le Maire donne sa voix
Au discours du Génevois;
Et d'une ame déchirée,
Se plaint au jeune héros,
Que MARAT, ce roi des sots,
Insultoit à tout propos
Et son luxe et sa livrée.

Ne ſont pas moins ébahis.

D'ANTON, (3) auſſi-tôt commence ;
D'ANTON, ferme préſident,
Et bien plus fier qu'ARTABAN :
» D'où vient donc ce grand ſilence ?
» Sommes-nous donc des poltrons ?
» Nous avons des bataillons.
» MARAT, ce Dieu tutélaire
» Des quartiers des environs,
» Sera pris comme un corſaire,
» Pour donner quelques leçons
» Aux deſpotes avortons
» Dont nous n'avons plus que faire ?
» Que devient la liberté
» Si ce crime eſt attenté ?
» La bataille eſt néceſſaire ;
» Son journal eſt bel & bon,
» C'eſt un vrai PALLADION ;
» S'il eſt forcé de ſe taire,
» Meſſieurs, c'eſt fait D'ILION.

Ce trait d'érudition
En impoſe à la cohue ;
Elle flotte irréſolue :
Quand, faiſant ſa motion,
Monſieur FABRE D'ÉGLANTINE, (4)
Rajuſtant ſa laide mine,
Se lève ſur le talon.
Il fait l'homme d'importance,
Autant que Cuiſtre de France.

Jadis, mauvais comédien
De Province, & franc vaurien.
De rimailler il ſe pique ;
Il a fait œuvre comique,
Où, dans un rôle empoulé,
Il a fait enrouer MOLÉ.
Laiſſons-là ſa reſſemblance,
Et parlons de la ſéance.

» Le diſcours du grand d'ANTON
» Prouve qu'il n'eſt pas poltron,
dit-il, avec aſſurance ;
» En voici la conſéquence :
» Si demain nous nous battons ;
» La bataille nous perdrons.
» Il ne faut pas que je nie
» Que MARAT ſoit un génie,
» En Europe bien connu ;
» Mais pour un individu,
» Malgré la philoſophie,
» Voulez-vous qu'on s'eſtropie,
» Et qu'un diſtrict ſoit vaincu ?
» Quant à moi, je vous l'avoue,
» Et je prétends qu'on m'en loue,
» Je chéris ſur-tout la paix ;
» Et ſi quelque ARISTOCRATE
» Me pouſſoit juſqu'aux ſoufflets,
» Je ſerois bon DÉMOCRATE,
» Et lui ferois un procès.
» Avec l'encre, avec la plume
» On ne ſe fait point de mal ;

» Mais cette poudre qui fume,
» Et ces balles de métal,
» Tout cela fait tort en diable,
» Et vous mène un misérable
» Tout droit dans un hôpital :
» Je connois ce lieu bannal.
» Messieurs, voici la justice ;
» MARAT nous est demandé,
» Il faut qu'il soit accordé ;
» (Que pour tous, un seul périsse.)

A ces mots, le grand d'ANTON
Lui dit : « face de THERSITE,
» Ta morale est un poison ;
» Sors de l'église au plus vite,
» Ou crains les coups de bâton.
» Messieurs, croirez-vous ce traître !
» Un district si révéré
» Sera-t-il déshonoré !
» Non, vous craignez trop de l'être ;
» Je reconnois bien vos cœurs ;
» Allez, nous ferons vainqueurs. »

NAUDET, fameux capitaine, (5)
Qu'on voit souvent sur la scène,
Gagne maints & maints combats,
Par la valeur de son bras,
Répondit de la victoire ;
Chaque bourgeois entraîné
Par son ton déterminé,
Fut obligé de le croire.

Le père DIEU, Cordelier, (6)
Dont l'air n'eſt pas mal guerrier,
Leur dit, retrouſſant ſa manche,
D'un ſon de voix enviné :
» Après avoir déjeûné,
» J'ai dit ma meſſe Dimanche ;
» Mais je jure mon cordon,
» De n'avaler de ma vie
» Aucun vin de ſacriſtie,
» Si SAINT-FRANÇOIS, mon patron,
» Pour qui j'ai fait un ſermon,
» Ne prête ſon aſſiſtance
» Aux enfans de l'OBSERVANCE.
» Meſſieurs, nous vous aiderons ;
» Nos pères ſont bons lurrons
» Quand ils ont rempli leur panſe ;
» La victoire nous aurons. »

Ce diſcours un peu bachique,
Mais pourtant fort héroïque,
Donne du cœur aux bourgeois ;
On prend auſſi-tôt les voix ;
Le parti guerrier l'emporte,
Et cette brave cohorte
Se diſſipe en un moment,
Pour faire ſon armement.

NOTES DU CHANT PREMIER.

(1) MARAT, ci-devant médecin. Il n'a pas fait comme PERRAUT, qui devint bon architecte en quittant son premier métier; MARAT n'est pas devenu bon écrivain. L'opium étoit son remède universel, quand il exerçoit la médecine, & il le prodigue à ses lecteurs avec la même profusion. Voilà l'empire de l'habitude; c'est ce qui a fait dire à Pascal, (qu'elle est une première nature.) C'est lui qui fait L'AMI DU PEUPLE, journal qui dévore tous les autres, comme le serpent d'Aaron.

Nous avions fait le quatrain suivant, dans le temps que les districts se défendoient si bien : il est adressé aux Parisiens.

On ne peut trop vanter votre noble courage,
Et vous serez toujours applaudis par GARAT;
Le Roi, conquis *par vous, gémit dans l'esclavage,*
Et vous avez sauvé MARAT.

(2) MM. GOUVION & DUMAS. Le premier est le détailleur de M. de LA FAYETTE. Il le conseille, il le mène, il le pousse. C'est un homme fin, faux, froid, insinuant, intrigant, impudent. Ses amis ne lui reconnoissent que le vice de l'ivrognerie; les indifférens n'ont pas la même indulgence.

L'autre a à-peu-près les mêmes défauts; *scælus, quos inquinat, æquat;* mais il ne s'ennivre pas. Cet homme, dont les talens sont très-équivoques, & qui, d'une naissance obscure, avilie même, s'est élevé

au grade de colonel, & qui avoit remplacé M. de GUIBERT dans le conſeil de la guerre, n'a rien eu de plus preſſé que de ſe jetter dans la révolution, prenant l'ingratitude pour le patriotiſme.

(3) D'ANTON, avocat aux conſeils. DÉMAGOGUE zélé, qui a plus de caractère que d'eſprit, & qui croit MARAT un grand génie. Il étoit préſident du diſtrict des Cordeliers, dans le temps de la fameuſe aventure.

(4) Le poême ne laiſſe rien à dire ſur le compte de FABRE D'EGLANTINE. Il eſt l'auteur de la ſuite du Miſantrope; ouvrage ſans ſtyle, rempli de déclamations & de mauvais goût. Le caractère du Miſantrope a quelques beautés, mais il eſt exagéré, ainſi que celui de Philinte. MOLÉ aime mieux cette comédie que celle de MOLIÈRE. *Trahit sua quemque voluptas.*

(5) NAUDET, ancien ſergent des Gardes-Françaiſes; c'eſt un galant homme, dont le talent ne chagrine perſonne, & à qui on n'a rien à reprocher que l'habit qu'il porte. Il eſt capitaine dans la garde nationale.

(6) Le père DIEU a ſervi de modèle à VOLTAIRE, pour ſon Grisbourdon. L'éloge n'eſt pas petit.

CHANT SECOND.

LORSQUE le cri des grenouilles
Et celui des chats-huants
Eût averti les patrouilles
De ſurveiller les paſſans ;
Et que mainte & mainte horloge
Eût déjà ſonné minuit,
Une Déeſſe allobroge
Sortit de ſon noir réduit.
Son ſiège eſt l'hôtel-de-ville ;
C'eſt là que dans un fauteuil
Elle careſſe de l'œil
Cette cohorte civile
Dont Paris ſouffre l'orgueil.
FAUCHER, cet abbé ſiniſtre, (1)
Eſt l'amant & le miniſtre
De cette Divinité,
Dont l'œil eſt tout hébêté.
C'eſt là que FAUCHER ſe mire ;
Et c'eſt elle qui l'inſpire,
Quand il fait les beaux diſcours,
Qui, déſeſpérant nos Princes
Dans Paris, dans les Provinces,
Ont un ſi rapide cours.

Cette fameuſe Déeſſe
Eſt toute ronde de graiſſe ;
Elle marche lourdement,

Rit & pleure à tout moment,
Sans qu'aucun ſujet la preſſe.
Elle vivoit dans la Grèce
Dans le temps que ſes bourgeois
Feſoient partout des exploits.
Mais c'étoit en BÉOTIE *
Qu'elle avoit paſſé ſa vie :
Depuis, dans beaucoup d'endroits,
S'étant fait une patrie,
De Paris elle fit choix.
Sur un char fait de peau d'âne,
Soutenu par vingt oiſons,
Dans l'air que nous reſpirons,
Elle ſe gliſſe, elle plane.
Elle marche ſans falot,
Et ſon ſceptre eſt un pavot.

A ſes pieds ſont les ouvrages,
Et les hardis bavardages
Des factieux écrivains
Qu'un ſot orgueil rend ſi vains.
La Déeſſe les protège,
Et ſon char eſt tout rempli
Des œuvres de CÉRUTTI. (2)
Elle ſe plait au MANÈGE ;
Le comte de MIRABEAU
Eſt pour elle un vrai flambeau.
Mille cuiſtres de collège,

---

* Les *Béotiens* étoient les *Champenois* de la Grèce.

Modernes

Modernes aliborons,
Les TARGET, les PETIONS, (3)
Les DUPORT & les DUPONS,
Et tous leur nombreux cortège,
Sont autant de CICÉRONS;
Dont l'éloquente Déesse,
Avec toute son adresse,
A dicté les motions.

Mais il faut bien que je dise
Quelle est cette Déité
Qui m'a long-temps arrêté:
Elle est sœur de la SOTTISE,
Et son nom est la BÊTISE.

Cette Reine des badauts,
Ayant appris les travaux
Du district de l'OBSERVANCE; *
Se glisse dans le silence,
Et pénètre sans flambeau
Chez le fameux MIRABEAU. (4)
Elle apperçut ce grand homme
Qui dormoit d'un profond somme.
Ses mains tenoient un portrait,
Où la femme d'un libraire, (5)
Dégoutante ménagère,
Étoit peinte trait pour trait.

---

* C'est-à-dire, *des Cordeliers*. La rue de l'*Observance* touche à l'église.

Sous ſa tête appéſantie,
Et ſous l'oreiller blotie,
On voyoit la LACHETÉ,
Sa chère Divinité.
Le moindre bruit l'épouvante;
Et l'on n'a qu'à la fixer
Si l'on veut l'embarraſſer.
Elle eſt adroite & prudente;
Elle craint de s'engager
Dans le plus petit danger.
Sa démarche eſt chancelante.
Sa triſte & timide voix
Eſt aſſez inſinuante.
Grenouille & lièvre à la fois,
Sa figure eſt déplaiſante.
Comme une chauve-ſouris,
Sous les bras elle a deux aîles;
C'eſt pour fuir ſes ennemis
Et les chercheurs de querelles.
Elle a connu MIRABEAU
Lorſqu'il étoit au berceau.
C'eſt ſa compagne fidelle,
Il eſt ſon plus ferme appui;
Et puiſqu'il eſt digne d'elle,
Elle eſt bien digne de lui.

Mais ſur ſa large poitrine,
En guiſe de cochemar,
Dormoit un monſtre hagard,
Dont l'affreuſe & baſſe mine,
Épouvante le regard.

Sans ceſſe il aiguiſe un dard,
Et dans ſa barbare joie
Il cherche par-tout ſa proie.
Son ongle eſt dur & tranchant ;
Ses yeux ſont rouges de ſang ;
Une faim toujours ardente
Le conſume & le tourmente.
Ce monſtre ſi redouté,
Se nomme la CRUAUTÉ.

Le Châtelet, noir repaire,
Eſt ſon aſyle ordinaire,
Et d'un glaive menaçant,
Elle y frappe l'innocent. *

Lors lui parlant à l'oreille,
La BÉTISE la réveille.
» Couſine ! tu peux dormir ?
» Bientôt l'heure va venir,
» Où mon mignon LA FAYETTE,
» Réveillé par la trompette,
» Doit monter ſur ſon cheval,
» Pour faire un coup capital.
» Le grand MARAT on veut prendre,
» Pour le fourrer en priſon ;
» Son Diſtrict veut le défendre
» Et prépare ſon canon.

* Alluſion au Marquis de Favras.

» Les guerriers de L'OBSERVANCE
» Ont fait plus d'une alliance ;
» Le Diſtrict SAINT-SEVERIN
» Doit prêter un coup de main.
» Ils ont une autre aſſiſtance,
» Et le fauxbourg SAINT-MARCEAU
» Va déployer ſon Drapeau.
» Dans cette terrible affaire
» Couſine ! que faut-il faire ?

La CRUAUTÉ ſouriant
Lui dit : « Nous aurons du ſang ».
Son œil de joie étincelle,
Et ſon horrible prunelle
S'allumant comme un flambeau,
Couvre de feu MIRABEAU.
Sans le tirer de ſon ſomme,
En ſonge elle l'avertit,
Du combat dont il s'agit ;
Voici ce que répondit,
Ce véritable grand homme.
» Les Driſtricts ſont mes amis
» Et c'eſt par eux que je règne ;
» Il faut ſurtout que je craigne
» D'en faire mes ennemis.
» Une vengeance auſſi bête
» Pour ce pauvre La Fayette
» A de merveilleux appas ;
» Je ne ſuivrai point ſes pas,

» J'aime pourtant les combats,
» Mais c'eſt quand je n'y ſuis pas ».
La LACHETÉ réjouie
D'un diſcours auſſi prudent,
Se lève ſur ſon ſéant ;
Admire ce grand génie,
Et dit à la CRUAUTÉ
Qui n'eſt pas ſon ennemie :
» Allez d'un autre côté.
» BARNAVE eſt rempli de zèle,
» Les LAMETH n'en manquent pas ;
» D'AIGUILLON (6) la péronelle,
» Et tant d'autres bons Soldats,
» Pourront vous ſuivre aux combats ».

A ces mots dits ſans réplique,
La CRUAUTÉ ſort ſans bruit,
Et la BÉTISE la ſuit.
BARNAVE au viſage étique
Par le couple déteſté
Fut le premier viſité.

BARNAVE, cœur ſanguinaire,
Se fit d'abord l'écolier
Du Philoſophe MOUNIER :
C'étoit ſon Dieu tutélaire,
Humble, il s'en fit protéger,
Puis il voulut l'égorger.
C'eſt le ſerpent de la fable

Qui lança son noir venin,
Contre l'homme charitable
Qui l'échauffa dans son sein.

Dans son odieux repaire
BARNAVE tout agité,
Sommeilloit épouvanté :
Du crime, c'est le salaire.
Quand l'affreuse CRUAUTÉ,
A voix basse l'endoctrine,
Lui souffle dans la poitrine,
Qu'il faut livrer un combat
Dans l'affaire de MARAT.
» Renforcé par la canaille,
» Montre toi dans la bataille,
» Dit-elle, sois sans effroi ;
» Cette pique que tu voi,
» J'en égorgeai dans Versaille,
» Les braves GARDES DU ROI :
» Je ne la donne qu'à toi.

La Déesse furibonde,
Ayant dit, poursuit sa ronde.
Elle va chez D'AIGUILLON
Et lui porte un cotillon.
Chez ses braves Camarades
Elle court du même pié :
Vainqueur des ANNONCIADES
Tu ne fus pas oublié ! (7)

Elle vole dans l'Egliſe
Où ce généreux guerrier,
Le père DIEU Cordelier,
Le moteur de l'entrepriſe,
Et le Héros du quartier,
Ronfloit comme un Maltotier.
La Déeſſe l'électriſe,
Et DIEU ſera le premier
A bièn faire ſon métier.

Lorſque ſa courſe fut faite
Elle alla chez LA FAYETTE;
Elle y trouva GOUVION,
DUMAS, ſon cher Compagnon,
Et la horde militaire
Qui marche ſous leur bannière.
A l'entour d'un gros jambon
Ils buvoient du bourguignon.
La BÉTISE étoit à table,
La CRUAUTÉ s'y plaça;
C'eſt dans cette orgie aimable,
Que cette nuit ſe paſſa.

Mais cependant des étoiles,
Le jour effaçoit l'éclat;
La nuit replioit ſes voiles;
Il faut ſonger au combat.

NOTES DU CHANT DEUXIÈME.

(1) L'Abbé FAUCHER, du comité des recherches, inquisition nationale. C'est lui qui crioit en place de Grève : « ce sont les aristocrates qui ont pendu Jésus-Christ ; » mot sublime qui a fait pendre plusieurs aristocrates. — Voilà l'humanité de cet abbé, qui a toujours la fièvre-chaude, & dont le patriotisme n'est que démence & fureur. —

(2) CÉRUTTI, ex-Jésuiste Italien, écrivain irascible & pointilleux. Il n'entend rien à la politique, mais il a une politique ; c'est de se mettre toujours du côté le plus fort, d'abandonner ses amis, quand ils sont opprimés, & de semer, pour de l'argent, le blâme & la louange. M. NECKER se plaint beaucoup de lui.

(3) Tous DÉMAGOGUES, ou plutôt DÉMOCRATES, car ils se laissent mener par l'abbé SIEYES & MIRABEAU,

Qui les poussent au vice où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime applanir le chemin.

(4) MIRABEAU, la honte de l'humanité & le fléau de la France. Son frère, loyal chevalier, est son inverse ; on ne peut pas le louer plus dignement, en ajoutant qu'il a plus d'esprit que MIRABEAU, qui a peut-être plus de talens.

(5) Madame LE JAY, maîtresse du précédent.

(6) Le Duc d'Aiguillon, comme tout le monde le ſait, ſe confondit avec les poiſſardes en habit de femme, dans la nuit du 5 au 6 octobre : Il vouloit ſe venger de la réforme qu'on avoit faite de ſes chevaux-légers ; voilà ſon patriotiſme.

(7) Charles Lameth, élevé aux dépens de la Reine, quil'a tiré dela miſère, & l'a faitcolonel. Ils'applique tous les jours, avec complaiſance, à cevers de Corneille, qui dit que dans les révoltes publiques,

« Les cœurs les plus ingrats ſont les plus généreux ».

C'eſt lui qui a fait l'heureuſe expédition du couvent des Annonciades,

» D'où il revint ſans perdre un ſeul homme ».

Son frère Alexandre a bien autant de mérite que lui.

CHANT DERNIER.

QUAND l'aſtre qui nous éclaire,
Du côté de SAINT-MANDÉ
Eut tout PARIS inondé,
De ſa rapide lumière :
Cinq à ſix gros bataillons
Suivis de deux eſcadrons,
S'avancèrent en ſilence
Du côté de L'OBSERVANCE.

BAILLY ſachant le moment
Où ſe feroit l'armement,
Tête à tête avec ſa femme,
Qui croit être grande dame,
Etoit à prendre du thé
Avec beaucoup de gaité.
« MARAT ſera pris dit-elle,
» Que mon cœur eſt enchanté !
» Il vouloit par vanité
» Flétrir ta gloire immortelle ;
» Mais le ſort en eſt jetté.

» Oh ! mon épouſe fidelle !
Lui dit d'un air careſſant
Monſieur le Maire à l'inſtant ;
» Que ton diſcours eſt charmant
» Je veux te faire un enfant.

» Je te trouve toute belle
» Et mon feu se renouvelle.

» Modère ton amitié
Lui dit sa chaste moitié ;
» Je ne fais point la coquette,
» Mais attend que la FAYETTE
» Ait enfermé le vaurien ;
BAILLY dit « je le veux bien ».

NECKRE en qui la vertu brille,
Entre sa femme & sa fille,
Goûtoit dans le même instant
Le plus doux contentement.
» Nous ferons pourrir le drôle
» Au fond de quelque géole.
» Il attaque mes écrits,
» Il me couvre de mépris ;
» Moi ! dont le sublime rôle
» Jette partout tant d'éclat :
» Moi ! Ministre potentat,
» Etre vexé par MARAT.

STAEL (1) la fière Ambassadrice,
Sentit un noble courroux,
Qui fit rougir sa jauniſſe.
» Mon père, consolez-vous ;
» Je veux faire une satyre
» Contre tous les insolens
» Que censurent vos talens

» Et de vous oſent médire.
» Mon cher NARBONNE LARA (2)
» Dans ce travail m'aideroit.
GUIBERT (2) auroit pu le faire,
Sa plume eſt aſſez légère,
Mais il ne ſait plus me plaire;
Et dans mes hardis Pamphlets
J'écraſerai CHAMPCENETZ, (4)
Ce cauſtique perſonnage.
Dont je hais le perſifflage.
Sa mère, à ſes fiers accens,
Dit à tous deux, « Mes enfans,
» Car vous l'êtes ſans partage;
» Et quand je vous enviſage;
» Mon cœur fait comme mes yeux,
» Je vous confonds tous les deux.
» Songez bien à notre gloire;
» Servez-vous de l'écritoire;
» Car c'eſt par cette arme là,
» Que ce grand Miniſtre eſt là.
» La horde patriotique
» Des MERCIERS & des GUDINS,
» Nous venge tous les matins,
» De la horde famélique
» Qui rampe ſous DÉMOULINS: *
» Leur penſion n'eſt pas forte;
» Mais pour vaincre les MARATS,
» Nous avons la fière eſcorte

* Antagoniſte de M. *Necker*.

» Des SUARDS & des GARATS.(6)
» Eh s'il faut plus de ducats
» A cette avare cohorte ;
» Donnons-en, que nous importe,
» Puiſque nous n'en manquons pas.

» Mais raiſonnons d'autre choſe,
» Sans aucune lettre cloſe.
» On a déjà pris MARAT ;
» Reſtaurons-nous d'une doſe
» De ce mouſſeux chocolat ».

Toutefois dans l'entrefaite,
Le Diſtrict des Cordeliers,
Avoit armé ſes guerriers.
Par mainte & mainte charette,
Par les fiacres qu'on arrête,
Les paſſages ſont fermés,
Et les fuſils ſont armés.
Mais de crainte qu'on ne perce,
Le paſſage du Commerce,
On y place deux canons
En deux ou trois pelotons.
A la porte, non-cochère,
De MARAT, gite ordinaire,
On met trente grenadiers,
Et cinquante fuſiliers.
Appuyé de la rivière,
Le Diſtrict SAINT SEVERIN
Avoit garni ſon terrein.

Lorſqu'arrivant par derriere,
Le Diſtrict SAINT MARCEL,
Vint déployer ſa bannière
Dans la place SAINT MICHEL.
NAUDET le grand Capitaine,
De peur qu'on ne fit le tour
Protégeoit le Luxembourg.
D'ANTON cet autre TURENNE,
Suivi de quelques guerriers,
Viſitoit tous les quartiers ;
En ſe mettant hors d'haleine ;
Encourageoit le Soldat
A bien défendre MARAT.
Tant de gloire & tant d'éclat
Ne s'acquièrent point ſans peine !
Le père DIEU, Cordelier,
Ne vouloit point de quartier.

Mais caché dans ſon grenier
Monſieur FABRE D'ÉGLANTINE,
Voyant la guerre inteſtine
Tremblotoit de tout ſon corps ;
Plus que s'il voyoit les mines
Des Huiſſiers & des recors
Qui lui vont chanter matines.

Le ſinge de VAGHINSTON,
Entouré d'un bataillon
Et de ces chefs ſubalternes,
S'en alloit caracolant,

Et tonchoit preſque en paſſant
Les cordes & les lanternes,
Où par un peuple félon
Il laiſſa pendre FOULON.
Il voit qu'à chaque avenue
On a placé du canon ;
Et que chaque bout de rue
Garni comme un baſtion,
Récèle un gros bataillon :
Cela trouble ſon génie,
Et ſon âme eſt moins hardie
BARNAVE eſt tout étonné ;
Il étoit déterminé
A faire comme à Verſaille ;
Mais riſquer une bataille !
D'AIGUILLON tout eſſoufflé
D'être en poiſſarde affublé
S'enfuit au pas redoublé,
Eſcorté par la canaille.

Braves comme RODOMONT,
Soudain ſans crier alerte,
Henri SALM & Jacque AUMONT (7)
S'en vont à la découverte ;
Partout de gros pelotons :
Alors Henri dit à Jacque ;
» Mon cher ami, décampons ;
» Ne commençons pas l'attaque ;
» Vois-tu pas ces gros canons ?

» C'eſt bien dit, feſons retraite ;
» Replique Jacque à l'inſtant ;
» Soldats ! demi tour à draite.
Le Soldat obéiſſant
Dans un danger ſi preſſant,
Revient trouver LA FAYETTE ;
Dont la mine ſtupéfaite,
Conſterna le fier AUMONT,
Et ſon brave compagnon.

Hardi comme NICODÊME *
VILLETTE (8) ſe trouvant là
Propoſe au mal un remède.
» Ce n'eſt rien que tout cela ;
» La ruſe eſt bonne à la guerre,
» Comme un amour, dieu merci !
» Il faut tourner l'ennemi,
» Et l'attaquer par derriere.
Dans plus d'un événement
FRÉDÉRIC en fit autant. **

Mais les Troupes en préſence
S'obſervent & font ſilence :
Lorſque dans cette occurrence,
La maitreſſe de MARAT,
Vigoureuſe chambrière

---

* Roi de Bithinie.

** Le feu Roi de Pruſſe.

D'un

D'un couvent jadis Tourière, (9)
Dont l'œil n'eſt pas ſans éclat,
Adreſſe cette prière,
Au trop malheureux Amant,
Qui cauſe tout ſon tourment.
» Veux-tu que l'on t'aſſaſſine ?
» Ou bien, dans une priſon,
» Sans JAVOTTE, & ſans cuiſine ;
» Sur un mauvais pallaiſſon,
» Veux-tu que l'on te confine ?
» Prends ma coiffe, mon jupon,
» Et mon fichu de coton ;
» J'enfourcherai ta culotte,
» Et ſuivi de ta JAVOTTE
» Qu'on prendra pour un garçon ;
» Nous irons loin de la ville
» Prendre un autre domicile.
» Veux-tu voir brûler Paris ?
» Pour quelques mauvais écrits ».

MARAT n'en vouloit rien faire ;
Mais l'adroite Chambrière
En pleurant, en ſanglottant,
Sût attendrir ſon amant.

» Je ne vaux pas tant de ſang,
Dit MARAT, d'un air ſenſible ;
» Laiſſons la ville paiſible ;
» Changeons d'habit à l'inſtant ;
» A l'amour tout eſt poſſible ».

Ce noble déguiſement
S'opéra dans un moment.
De leur grenier ils deſcendent,
Et ſans le moindre embarras,
Ils traverſent les Soldats
Et dans la rue ils ſe rendent.
En ſe tenant ſous le bras,
Le couple alongeoit le pas ;
Quand dans le coin d'une rue
Ils trouvent le frère GRUE, (10)
Coupechou, mais eſprit fort
Qui les reconnoit d'abord..
Il ne cria point merveille,
Et dans le creux de l'oreille,
Il leur dit : « Vous faites bien,
» Décampez, ne craignez rien.
» Quand vous ſerez hors d'affaire
» Je ſais bien ce qu'il faut faire ».
MARAT lui dit à l'inſtant,
» C'eſt pour épargner le ſang
» D'un Diſtrict que je révère,
» Que je fuis en jupon blanc.
» Adieu, mon révérend frère ».

Le coupechou Cordelier,
Craignant que quelque mitraille
Ne commençât la bataille ;
Cria partout le quartier
D'une forte baſſe taille :
» MARAT a pris ſon parti,

» Depuis longtems il a fui ».
On ne vouloit pas le croire ;
D'ANTON, jaloux de ſa gloire,
Envoie un détachement,
Pour faire exacte viſite,
Dans tout ſon appartement,
Et s'aſſurer de la fuite.
Il fût tout dans un moment.

Lors la paix fut réſolue.
On dépêcha frère GRUE,
Devers le grand Général,
Qui d'un air fort amical,
Accueillit ſon Ambaſſade
Et lui fit un embraſſade.

Auſſitôt des deux côtés
On fit ſonner la retraite ;
Et les Bourgeois enchantés,
Crioient tous, LA PAIX EST FAITE.

Mais la noire CRUAUTÉ,
Indignée & furieuſe,
De voir un pareil traité,
Fuit d'un pas précipité ;
Et dans ſa colère affreuſe
Elle court au Châtelet
Méditer quelque forfait.
La BETISE plus tranquille
Revint à l'Hôtel-de-Ville.

Ainſi finit ſans combat,
Mais non ſans un ſot éclat
L'avanture de MARAT.

NOTES DU CHANT TROISIEME.

(1) La baronne DE STAEL n'eſt point indigne de ſon père & de ſa mère ; elle a autant d'eſprit que de beauté ; tous le monde ſait cela.

(2) Le Comte LOUIS DE NARBONNE avoit quitté Mademoiſelle CONTAT pour Madame de STAEL, mais il a fait comme ANTOINE qui revenoit toujours à CLÉOPATRE, & l'Actrice l'a emporté ſur l'Ambaſſadrice.

(3) Le Comte DE GUIBERT avoit été quitté par Madame de STAEL ; une telle perte l'a conſolé de toutes ſes diſgraces.

(4) Le Marquis de CHAMPCENETZ, eſt la bête noire de l'Ambaſſadrice, à cauſe de cette fameuſe épigramme qu'on lui a fauſſement attribuée, & qu'il a la candeur de déſavouer :

ARMANDE a pour eſprit tout ce qu'elle a pu lire,
ARMANDE a pour vertu le mépris des appas ;
Elle craint le railleur que ſans ceſſe elle inſpire,
Elle évite l'amant qui ne la cherche pas.
Puiſqu'elle n'a point l'art de cacher ſon viſage,
Et qu'elle a la fureur de montrer ſon eſprit ;
Il faut la défier de ceſſer d'être ſage,
Et d'entendre ce qu'elle dit.

(5) Écrivains ſoudoyés.

(6) Comme les précédens.

(7) Le Prince de SALM & le Duc D'AUMONT signent leur nom démocratiquement, comme nous les avons écrits dans le poëme, ce qui n'eſt pas mal ridicule. Les pauvres diables ſe vengent du mépris qu'ils ont toujours inſpiré aux honnêtes gens, & ſe ſont mêlés ſans effort avec la canaille.

(8) Tout Paris connoît VILLETTE, citoyen *rétroactif*. VOLTAIRE eſt mort inconſolable de l'avoir loué.

(9) Effectivement la maîtreſſe de MARAT a été novice dans un couvent, d'où elle fut enlevée par notre héros.

(10) Frère GRUE, le *Lourdis* de l'avanture, eſt un fort bon diable, qui ne manque pas de bons ſens, & à qui le diſtrict des Cordeliers doit une ſtatue ; mais la multitude eſt une ingrate.

FIN.